



Rosine

de Christine Carrière

Fiche technique

France - 1994 - 1h40 -
Couleur

Réalisation, scénario et dialogues :

Christine Carrière

Montage :

Raymonde Guyot



Interprètes :

Eloïse Charretier

(Rosine)

Mathilde Seigner

(Marie)

Laurent Olmédo

(Pierre)

Christine Murillo

(Chantal)

Aurélie Vérillon

(Yasmina)

**Léopard de Bronze,
Locarno 1994**

**Prix d'interprétation
féminine pour Mathilde
Seigner, Dunkerque 1994**

Résumé

Rosine a 14 ans, elle veut faire chanteuse et vocalise sur les Rita Mitsouko. Elle vit seule avec sa jeune mère, Marie, ouvrière d'usine, qui n'a que 30 ans.

Marie est l'obsession de Rosine. Elle l'aime profondément mais trop. Ainsi, les rôles sont inversés : Rosine, trop mûre, est la mère de sa mère, trop immature, fatiguée et fragile. Rosine suit Marie à la trace, la questionne, l'inspecte, la mange du regard. Marie, elle, est trop souvent absente et changeante, maladroite, violente, tendre, affectueuse, infantile.

Malgré tout, Rosine, avec sa meilleure amie et confidente Yasmina, mène sa vie d'adolescente des années 90 : toutes les deux, elles vont au collège, traînent dans les grandes surfaces, les MacDonalD, et elles aiment lire les belles histoires des romans-photos.

Jusqu'au jour où Rosine va découvrir un homme à la maison, qui se présente comme son père. Par amour pour sa mère

elle supporte cette présence venant bouleverser leur intimité, venant détruire à jamais sa vie de petite fille, au point d'être obligée de fuir et de quitter sa mère.

Désespérée par son départ, Marie prendra alors conscience de l'absence et du vide laissés par Rosine et par là même de son amour pour sa fille.

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

Critique

(...) Etre entendue, être vue. En clair, exister. Se faire aimer. C'est tout : le problème de Rosine, adolescente "obligée" de materner une mère de 30 ans, qui refuse qu'on l'appelle maman ("Appelle-moi Marie, comme tout le monde"), une femme à bout, qui avance dans la vie comme une somnambule, trop occupée de sa propre survie pour prêter attention à sa fille.

Qu'on l'entende ? Alors que ses copains ne voient pas plus loin que l'usine ou l'armée, Rosine veut devenir chanteuse. Seule dans sa chambre, elle mime les Rita Mitsouko, avant de gagner la chorale de l'église. Qu'on la voie ? Rosine couve sa mère du regard, elle est là, le soir, pour l'accueillir au retour de ses virées en boîte ; là, le matin, pour lui rappeler de ne pas arriver en retard à l'usine. Mais Marie n'entendra pas Rosine lorsque l'adolescente verra sa vie basculer. Marie ne verra pas Rosine lorsque, désespérée, elle lui criera les conséquences de cet aveuglement.

Entre-temps, il y a eu le père. L'irruption du père de Rosine au milieu du couple tumultueux qu'elle formait avec Marie. Si l'on cherchait une preuve de la manière dont Christine Carrière échappe à toute pesanteur vériste, on la trouverait dans la très belle ellipse de cette scène. "Je rentrerai tard", dit un soir Marie. Rosine monte au premier étage de la maison, regarde par la fenêtre sa mère s'éloigner avec un homme. Elle redescend, et c'est le matin, l'homme est là, qui prend son petit déjeuner avec sa mère.

Ni pesanteur ni caricature, même chez ce père pourtant guère reluisant. "Maman n'est pas heureuse. Il me déçoit. C'est pas le père que je voulais" écrit Rosine dans son journal. Pourtant c'est elle qui va le chercher dans sa caravane. "Parce que maman a besoin de vous", dit-elle. Mais, aussi, parce que ce père lui offre enfin une chance d'être remarquée. Inconsciemment,

Rosine accepte le jeu de la rivalité. Jolie scène en boucle, qui voit Marie rentrer chez elle, entendre, depuis le seuil de la maison, le rire de sa fille avec le père, improviser alors une scène de séduction. L'instant suivant, c'est le regard de Rosine qui est au premier plan, tourné vers la pièce d'où s'échappe le rire de Marie que le père a rejointe.

Toute la force de ce film est là : au lieu de sombrer dans le réquisitoire choc, Christine Carrière dessine un entrelacs de situations ambiguës et de relations compliquées. Il n'y a pas de fatalité dans le drame qui va frapper Rosine, même si celle-ci semble s'y être résignée d'avance. Il n'y a pas non plus, pour elle, de destinée, implacable, même après ce drame, parce qu'elle y réagit avec une formidable énergie.

Rosine, que l'on ne voyait pas va disparaître. Rosine, que l'on n'entendait pas, va écrire. Certaine que ses mots auront trouvé leur destinataire, sur cette route qui va de Paris à Calais. En échappant à l'emprise de sa mère, elle la libère, elle aussi. Par l'absence, elle lui révèle l'amour qu'elle n'avait pas su exprimer.

Vincent Remy

Télérama n°2349 - 18 janvier 1995 -

(...) On croit tout de suite, à ce don et ce refus d'amour, à ces femmes-enfants, à leur drôle de vie assurément pas marrante. Et avec ce premier film où le plus improbable se fait précipité de vérité, Christine Carrière témoigne d'une belle et profonde croyance du regard. Seule la mesure lui joue des tours : elle croit trop, ou pas assez. Trop, parce que le "je t'aime, moi non plus" de Rosine et Marie fait difficilement une histoire et, même ressassé jusqu'à la rengaine ainsi qu'il l'est près d'une heure durant, ne suffit pas pour que le film gagne de l'ampleur. Pas assez, parce que, sou-

cieuse de concrétiser cette relation mère-fille qui se nourrit surtout du rêve et de l'espoir de Rosine, Christine Carrière l'ancre dans une réalité surdensifiée par un vérisme qui plombe le film. En dépit de la justesse d'observation qui s'en dégage, sa façon abrupte de planter le décor - une cité ouvrière du Nord - laisse peu de place à la nuance, à une vraie respiration. L'inspiration finit pourtant par arriver, avec le retour du père, un beau personnage d'homme sans qualités, menteur, profiteur, minable. Il bat sa femme, viole sa fille, fait sombrer leur histoire dans le réalisme le plus sordide et c'est justement là, au beau milieu de cette banalité engluée dans l'horreur, que le film prend son envol. Visiblement dopée par la difficulté, Christine Carrière réussit alors des scènes étonnantes (dans les toilettes d'un restaurant, Marie dit qu'une amie lui a conseillé, pour retrouver sa fille qui a fugué, d'appeler "Perdu de vue" : moment tragique, pas moins, sans clin d'oeil, sans démagogie, c'était loin d'être évident), la vigueur de sa mise en scène parfois "à l'emporte-pièce" s'alliant à une délicatesse poétique (lorsque Rosine et sa mère, en robe de mariée, essaient de se comprendre, sous la pluie battante). La noirceur du film, après avoir frôlé la complaisance, touche les personnages au coeur pour provoquer un sursaut de vie, de sens (le dialogue de sourds entre mère et fille les révèle finalement l'une à l'autre) et d'émotion.

Frédéric Stauss

Cahiers du cinéma n°487, janvier 1995

Le Nord semble décidément être une source d'inspiration constante pour les jeunes cinéastes. Après Xavier Beauvois et Edwin Bailey, Christine Carrière nous en livre sa vision à travers les yeux d'une jeune adolescente, délaissée par une mère paumée qu'elle adore. Les rapports du duo sont perturbés par le retour, après dix ans d'absence, d'un père dont le charme apparent cache une violence sauvage et des penchants incestueux. Christine Carrière voudrait visiblement voir dans le Nord une sorte d'équivalent français du Sud de Tennessee Williams, un lieu déchu, hanté par un passé coupable, où les êtres sont enfermés dans des névroses sans issue, et l'innocence condamnée à la désillusion au fil d'un chemin de souffrance. Contrairement à **Nord** et **Faut-il aimer Mathilde?**, **Rosine** tient souvent du fantasme et reste déchiré entre un naturalisme timide (la voisine au chien, la copine maghrébine) et l'obsession d'une intensité théâtrale qui fait rapidement basculer le film dans le psychodrame poisseux au symbolisme lourdement souligné (l'ami infirme, la chorale et la lettre au curé). Après un début qui retient l'attention en posant avec justesse les rapports mère/fille, le décalage entre les intentions et le résultat s'accroît régulièrement, jusqu'à une complaisance irritante pour le sordide et des dialogues catastrophiques, qui ajoutent encore à l'incohérence de certains personnages (...)

Olivier Khon
Positif n°408 - février 1995 -

Entretien avec la réalisatrice

Quelle a été l'envie première de faire ce film ?
Plusieurs envies au départ. D'abord, ma fascination pour l'adolescence et pour les rapports mère-fille. Et ce, dès mes premiers tournages d'école de cinéma. Il me fallait aller jusqu'au bout de ce thème et ne pas me contenter de

le traiter en quelques minutes de film. De plus, je suis entourée d'adolescents moi-même ; j'ai vécu dans le milieu que décrit le film, milieu ouvrier de gens simples dont l'univers est l'usine et la maison. Je voulais évoquer cette soumission qu'ont ces gens face au travail, à l'usine. Je ne suis pas parisienne et j'aime le Nord de mon enfance qui, d'ailleurs, est très beau, très cinématographique avec sa lumière et ses paysages. Il vaut mieux parler de ce qu'on connaît, de ce qu'on aime ; c'est vrai des lieux comme des êtres. Les contacts humains que l'on noue en province ont, je crois, une intensité et une qualité rares. Et surtout, dans ces milieux simples, les gens sont plus sincères. J'apprécie beaucoup ça, leur rudesse peut-être, mais leur dignité aussi...

J'admire donc cet univers simple et authentique et j'ai voulu leur rendre hommage et non faire un document sociologique. Je ne fais pas du social, je fais du cinéma sur les choses et les gens que j'aime et connais.

Mais votre film n'est-il pas avant tout un film d'amour ? D'amour certes pour un milieu et une région mais surtout un film d'amour entre une jeune fille et sa mère ?

Oui, C'est un film d'amour. Rosine est une adolescente d'aujourd'hui qui a en elle une telle force d'aimer, en l'occurrence sa mère, qu'elle en arrive à prendre la place de cette femme qui est moins mature qu'elle. Marie (la mère, la trentaine) aime sa fille mais elle ne sait pas l'exprimer par les mots ou les gestes. Sa fille rêve d'être chanteuse ; elle, veut rester jeune et s'amuser, sortir. Comme la vie, elle n'est ni noire ni blanche, ni coupable ni indifférente. Simplement, elle est seule, voudrait exister en tant qu'individu, en tant que femme. Elle rêve même de se marier. Rosine, pendant ce temps, étouffe d'amour, de tendresse, de soif de communiquer et d'échanger avec cette mère fragile. Ni l'une ni l'autre n'a raison et je ne juge pas. Chacune assume à sa façon avec dignité, avec obstination. Je voulais que la mère soit belle, sensuelle. L'une et l'autre se cherchent sans jamais se trouver. Les rôles sont inversés, c'est tout. L'adolescente assume cette maturité que l'adulte n'a pas.

C'est qu'elle se sent responsable d'avoir - par sa naissance - bouleversé la vie d'une femme-enfant et de l'avoir empêchée d'avoir une vraie vie. Alors, elle va redoubler d'attention, s'occuper d'elle, la protéger, l'aider. Et si Rosine accepte une troisième personne qui se trouve être son père, c'est encore pour sa mère. Cette dernière s'accroche à l'homme, se voit mariée, heureuse, comme les autres. Or, Rosine s'apercevra que sa mère va souffrir et que l'homme (le père) est à sa façon aussi immature et perdu que sa mère. Un événement dramatique en résultera et Rosine partira. Mais je crois que ce départ est encore un acte d'amour pour la mère. Acte d'attente également. C'est par l'absence de sa fille que la mère comprend plus de choses, qu'une partie du voile se déchire et qu'elle a besoin de Rosine comme Rosine avait besoin d'elle. Toutes deux ont été mises à l'épreuve. Rien n'était évident au départ pour elles, mais leur force, leur réalité, c'est en effet l'amour.

Propos recueillis par Yonnick Flot
Fiche AFCAE

Filmographie

Courts métrages documentaires :

Rue des Morillons
Halter ego
Quai d'Argenteuil

Courts métrages de fiction :

Les pieds humides
Faits divers
Brouhaha
La leçon de choses
Le mariage blanc

Documents disponibles au France

Cahiers du cinéma n°487, janvier 1995
Fiche AFCAE
Dossier distributeur
Télérama n°2349 - 18 janvier 1995 -
Positif n°408 - février 1995 -